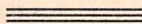




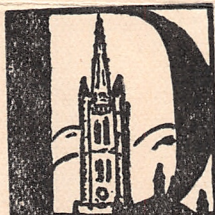
ASCÈSE ET MYSTIQUE

≡ Le Lys des Mohawks ≡

ou la vierge iroquoise KATERI TEKAKWITHA'



Née du Sang des Martyrs.



IEU prend ses saints partout. Celle que les Canadiens appellent le *lys des Mohawks*, et aspirent à voir placer par Rome sur les autels, vit le jour chez les Iroquois, la plus féroce tribu des Peaux-Rouges.

Le « lys des Mohawks, la plus belle fleur des rives du Saint-Laurent », germa du sang des martyrs. Au temps de l'évangélisation canadienne par les Jésuites français, sur la colline d'Ossernenon, aujourd'hui Auriesville, trois missionnaires, après des tourments raffinés, donnèrent leur vie pour le salut des Iroquois. On les invoque aujourd'hui sous les noms glorieux de saint René Goupil, saint Isaac Jogues, saint Jean de la Lande.

Dix ans après, en 1656, dans ce même village naissait, d'un Iroquois païen et d'une Algonquine chrétienne, la petite Tekakwitha.

Elle ne fut pas baptisée, et elle tomba orpheline à quatre ans. De sa mère, tant pleurée, il lui restait la nostalgie des caresses

(1) Mohawks. Prononcez : Mohaoks. — Tekakwitha. Prononcez : Téka-kouita.

La mort et la survivance.

La Mère Jacoulet mourut, le 7 juin 1836, après une carrière remplie de solides vertus et de belles œuvres et en même temps enveloppée d'une rare humilité.

Mgr d'Héricourt, archevêque de Bourges, résumait son éloge en ces mots : « Je n'ai jamais connu personne en qui se trouvaient réunis de si rares et de si nombreux talents, avec une si grande humilité. »

Elle se survit dans deux familles religieuses, jadis unies, maintenant distinctes, la Sainte-Famille de Besançon et la Sainte-Famille d'Amiens.

L'une et l'autre se dépensent avec un religieux dévouement aux œuvres de miséricorde spirituelle et corporelle, et font honneur à leur fondatrice.



Le présent numéro du *Messenger* ne comporte pas de *Retraite mensuelle*. Nous invitons nos lecteurs à prendre comme sujet de méditation l'article suivant : *Le Lys des Mohawks ou la Vierge iroquoise Kateri Tekakwitha*.

absentes, quelques bribes de cantiques chrétiens, et la vision de cette femme si douce égrenant à genoux un collier de perles avec des paroles mystérieuses au Grand-Esprit.

Sous la hutte au toit d'écorce.

Tekakwitha grandit entre deux tantes et un oncle, qui l'aimaient assez mais à la sauvage. Tantes et oncle étaient païens. L'oncle, guerrier redoutable, était le chef du village. Il s'appelait Grand-Loup, et il unissait la perfidie humaine à la férocité de son totémique patron.

Le logis familial était une hutte au toit d'écorce, aux parois revêtues de peaux sanglantes, au sol couvert de nattes en fibres de maïs. Au centre, sous le trou du toit, flambait un grand feu où cuisait, dans l'unique chaudron, la bouillie de maïs et le gibier pris à la chasse. Au dehors, c'était, en toute saison, la sombre forêt; pendant l'été, les champs de maïs, de fèves et de tabac à l'opulente verdure; pendant l'hiver, les plaines de neige à la blancheur immaculée.

C'est dans ce cadre, d'une primitive rudesse, que la petite Tekakwitha s'initia, sous la conduite de ses deux tantes, aux labeurs de la vie : allant chercher le bois à la forêt et l'eau à la fontaine, tressant des nattes avec les fibres du maïs, pilant le grain ou écosant les fèves, grattant avec une écaille d'huître les peaux à fourrures, ornant de perles brillantes une paire de mocassins.

Les deux tantes, fort tyranniques, ne la ménageaient guère; et l'oncle la rudoyait souvent. Mais elle était si douce, si dévouée, si modeste, qu'elle inspirait à tous une sorte de respect.

Les messagers du Grand-Esprit.

Tekakwitha avait dix ans lorsque vinrent au logis trois *Robes-Noires* : ainsi nommait-on les missionnaires jésuites. Certes ce n'était pas par dévotion que le Grand-Loup les avait invités : il était l'ennemi implacable de la religion du Grand-Esprit. Il les avait demandés pour préparer les voies à la paix avec le gouverneur de la colonie française, qu'il avait perfidement attaquée et dont les défenseurs l'avaient vaincu.

Naturellement sa nièce eut à prendre soin des trois hôtes. La

petite fille, quoique timide, se sentit vite attirée vers ces étrangers si affables, qui caressaient les enfants, soignaient les malades, consolaient les prisonniers de guerre. Elle les regardait avec admiration lire dans un beau livre, ou égrener un chapelet comme jadis sa maman. Et avec quel charme elle les entendait parler du Grand-Esprit, de son Fils Jésus, mort pour nous sur la croix, de la Vierge très pure, notre mère du ciel !

Quand les Robes-Noires s'en revinrent, Tekakwitha n'était pas chrétienne : Grand-Loup ne l'aurait pas permis. Mais le Grand-Esprit était dans son cœur.

Tout son amour à Jésus.

Cependant les deux tantes, désireuses de posséder dans la famille un habile chasseur qui ne les laissât pas manquer de gibier, cherchèrent un prétendant à leur nièce. Il s'en présenta un des plus séduisants. Même il portait déjà, en guise de décorations, trois scalpes à sa ceinture : trois scalpes, c'est-à-dire trois chevelures humaines, arrachées avec la peau du crâne à des ennemis vaincus. Il s'appelait le Renard.

Un soir le Renard entra chez le Grand-Loup avec un paquet des plus belles fourrures, et vint s'asseoir auprès de Tekakwitha, à laquelle il offrit le riche présent. Mais la jeune fille, au lieu de répondre à cette avance en offrant au jeune homme le plat traditionnel de sagamité qui aurait scellé les fiançailles, se leva soudain et s'enfuit dans la forêt.

Le lendemain quand elle revint à la hutte, le monde était changé autour d'elle. Dès ce jour ce ne furent plus que sarcasmes des deux tantes, reproches violents du Grand-Loup, moqueries de tout le village. Elle avait beau redoubler de diligence, de dévouement et de douceur, tous s'acharnaient sur elle comme sur une esclave.

Cependant elle repassait dans son âme les belles choses que les Robes-Noires avaient dites du Grand-Esprit, elle se sentait au cœur un mystérieux amour pour ce Jésus dont elle les avait entendus parler ; et, quand elle en avait le loisir, elle trouvait une singulière douceur à passer de longs moments agenouillée au pied d'un hêtre, le front appuyé sur l'écorce entaillée d'une croix. Seulement cela même lui attirait un redoublement de critiques et de persécutions.

Les heureux chrétiens !

Cependant, depuis la visite au Grand-Loup, une Robe-Noire avait bâti dans le village une *cabane de la prière*, et plusieurs Iroquois allaient l'entendre parler du Grand-Esprit. Il y avait là des choses si merveilleuses ! On y voyait, peints en bleu et en rouge sur des peaux blanches : le Grand-Esprit créant le ciel et la terre ; Adam et Eve dans le Paradis ; Jésus naissant dans la crèche, mourant sur la croix, remontant du tombeau ; le Jugement dernier, avec le ciel pour les bons et l'enfer pour les méchants. Et Robe-Noire expliquait ces tableaux, qu'il avait tracés de sa main. Puis on entendait un chœur d'enfants, qui chantaient d'une voix ravissante les cantiques de la prière. Peu à peu les plus réfractaires venaient, poussés par la curiosité, et s'attardaient, retenus par le charme.

Un matin de Noël tout le village tomba en admiration devant un Enfant-Jésus couché sur la mousse parmi les sapins, tandis que le Père, revêtu d'ornements dorés, offrait le Saint Sacrifice au Grand-Esprit.

De tout cela pourtant Tekakwitha, prisonnière du Grand-Loup, ne percevait que quelques échos, par une vieille chrétienne qui lui en parlait à la dérobée.

Bientôt trente catéchumènes reçurent le baptême. Tekakwitha, qui avait pu se mêler à la foule des curieux, les contempla avec envie ; mais, hélas ! elle ne partageait pas leur bonheur.

Un an après (1674), coup de théâtre au village ! Pour se soustraire aux vexations des païens, les néophytes, montés sur une flottille de six canots d'écorce, s'enfuirent par le fleuve du Saint Laurent vers la Prairie de la Madeleine : ils vont chercher à l'ombre du drapeau français la liberté de pratiquer la religion du Grand-Esprit. Tekakwitha aurait bien voulu suivre les heureux exilés. Mais le Grand-Loup veillait, menaçant. « Je tuerai, criait-il, toute personne de ma famille qui fera mine de les imiter. »

Enfin chrétienne, elle aussi !

Dans les œuvres de Dieu la détresse est souvent le prélude de la victoire. Un jour de 1675, le P. de Lamberville passait par hasard devant la cabane du Grand-Loup. Contre toute prudence humaine, une inspiration subite le pousse à y entrer. Tekakwitha

l'accueille par un cri de joie. Puis, sans se soucier de l'assistance :

« Père, implore-t-elle, faites-moi chrétienne comme maman.

— Ne craignez-vous pas la persécution?

— J'y suis habituée.

— Et si tout le monde vous abandonne?

— J'irai ailleurs pour avoir la grâce du baptême. »

Pendant les mois qui suivirent, la jeune catéchumène compléta son instruction religieuse sans que ni l'oncle, ni les tantes y fissent obstacle : quelque chose de mystérieux semblait les retenir. Et lorsque vint l'enquête traditionnelle sur la vie des candidats au baptême, tous — chose prodigieuse chez les Iroquois, maîtres en calomnie — tous, amis et ennemis, n'eurent que des éloges pour la nièce du Grand-Loup.

Restait cependant à obtenir au moins la tolérance du terrible chef. Or, voici qu'un Iroquois chrétien, nommé Kryn, orateur fort influent dans les conseils de la tribu, vient à passer chez le Grand-Loup. Après avoir tenu l'assemblée sous le charme de sa parole, il se tourne vers son hôte. Et, feignant d'ignorer ses sentiments antichrétiens, il le félicite du prochain baptême de sa nièce; il sollicite même l'honneur d'y être parrain. Grand-Loup enrage intérieurement. Mais ce serait impolitique de contrarier un personnage aussi important que Kryn. Il acquiesce donc à sa demande, se promettant bien de se consoler par la vengeance quand le moment en serait venu.

Le jour du baptême, ce fut un beau spectacle dans la *cabane de la prière*. Tout le village y était accouru. Les catéchumènes renoncèrent d'abord aux pompes du démon, en promettant de ne jamais assister aux danses en l'honneur des esprits, aux jongleries indécentes, aux fêtes où l'on boit l'eau-de-feu, aux interprétations des songes. Puis l'eau sainte coula sur les fronts, versée par le Père au nom des trois Personnes divines et les heureux baptisés se relevèrent enfants du Grand-Esprit.

Tekakwitha reçut le nom virginal de Kateri, Catherine qui signifie la pure. Toute l'assistance avait les yeux fixés sur cette créature si modeste, dont le châle, parsemé de perles, étincelait aux feux du sanctuaire, mais dont le visage semblait refléter un rayon du ciel. Qu'auraient dit ces spectateurs s'ils avaient pu voir, comme les anges, la beauté de son âme, toute rayonnante des feux de la sainte Trinité!

C'était en la fête de Pâques, 18 avril 1676. Kateri Tekakwitha

avait vingt ans. Sa vie jusque-là avait été celle d'une chrétienne en désir. Elle allait être désormais celle d'une sainte, par l'ardeur de sa prière, par le vœu de virginité, par l'héroïsme dans la persécution.

La persécution.

La persécution, elle éclata comme un orage contre la pieuse néophyte dans la cabane du Grand-Loup. Fureur blasphématoire de cet oncle inhumain, reproches haineux des deux tantes!... Kateri, comme un chien importun, se voyait repoussée du feu et de la table, tandis qu'on l'accablait de besogne pour l'empêcher de prier le Grand-Esprit. Les païens la huaient; les enfants lui jetaient des cailloux ou la bouscullaient quand elle revenait de la fontaine avec ses seilles pleines d'eau.

Un jour, un homme s'élance sur elle en brandissant son tomahawk et la somme, sous peine de mort, d'abjurer le Grand-Esprit. Il l'aurait tuée si le calme surnaturel de l'héroïque chrétienne ne lui avait fait tomber l'arme des mains.

La fuite sur les flots.

Une pareille situation ne pouvait se perpétuer. Malheureusement le seul remède au mal était d'aller rejoindre, à la Prairie-de-la-Madeleine, cette colonie d'exilés volontaires qui avaient échangé la patrie pour la liberté de prier Dieu. Certes, l'exil n'effrayait pas Kateri; mais comment échapper au Grand-Loup?

Deux chrétiens, manifestement envoyés par la Providence, vinrent à point lui offrir leur aide. Sur le conseil du P. de Lamber ville, qui lui avait donné le baptême, elle accepta de partir avec eux.

Un soir d'automne, à la faveur des ténèbres, elle s'évade sans bruit vers la rivière. Elle monte dans le canot d'écorce où l'attendaient ses deux libérateurs; et aussitôt la légère embarcation de glisser de toute sa vitesse sur les flots silencieux de la Mohawk, à la lueur intermittente de la lune.

Mais dans l'après-midi du jour suivant, un canot apparut qui accourait par derrière. C'était Grand-Loup qui, armé de son fusil, était bien résolu, s'il découvrait sa nièce, à la massacrer avec ses ravisseurs. Heureusement ceux-ci avaient eu le temps de cacher la fugitive dans les broussailles du rivage. Quand le poursuivant les rejoignit, ils le reçurent le plus innocemment du monde, l'in-

vitèrent à partager leur repas et à fumer le calumet. Enfin, ils l'amusèrent si bien qu'il se décida à revenir chez lui, convaincu qu'il s'était trompé. Alors Kateri, retirée de sa cachette, remonta en canot. Et ce fut, de nuit et de jour, malgré les fraîcheurs d'automne, un voyage de deux semaines entre les hautes rives du Saint-Laurent, vers ce paradis terrestre du Sault-Saint-François-Xavier, où l'attendaient tant d'amis du Bon Dieu.

A son arrivée, Hurons et Iroquois chrétiens accueillirent la nouvelle réfugiée avec une charité incroyable, chacun voulant l'héberger sous sa hutte. Mais, dans une lettre dont elle était porteuse, le P. de Lamberville la recommandait à son confrère le P. Cholenec comme une âme privilégiée et particulièrement chère à Dieu.

Vers la Sainteté.

Kateri crut trouver la patrie de son âme dans ce village tout chrétien, fervent comme une communauté religieuse, où la cloche annonçait les heures du travail et celles de la prière. Elle, toujours si laborieuse, redoubla d'activité, afin de n'être à charge à personne. Mais elle devint vite un précieux auxiliaire pour les Pères de la Mission dans la formation des enfants, qu'elle avait le don de charmer par ses récits de l'Histoire sainte.

A la fête de Noël, elle eut le bonheur de faire sa première communion. Une crèche merveilleuse, avec un Enfant-Jésus que les Peaux-Rouges promènèrent par tout le village, faisait l'admiration de ces âmes naïves. Kateri en jouit plus que personne. Mais son union à Dieu était déjà d'ordre mystique. Le P. Cholenec n'hésitait pas à la comparer à celle des plus grands saints. « Oui, cette jeune vierge, toute sauvage qu'elle était, écrit-il, se trouvait pour l'ordinaire si pleine de Dieu et elle goûtait tant de douceurs dans cette possession que tout son extérieur s'en ressentait... Il ne fallait pas être longtemps avec elle pour en être ému et pour être réchauffé de ce feu divin. »

La dernière étape.

Kateri Tekakwitha, à peine âgée de vingt et un ans, n'avait plus longtemps à vivre. Encore trois ans et elle aurait achevé sa course. Mais ces trois ans furent sa *consommation*.

Plus que jamais douce, diligente, dévouée, elle ne cessa de faire l'édification et l'admiration universelles.

Lorsque, dans ses voyages à Ville-Marie, ses visites aux Sœurs de la Congrégation de Notre-Dame lui eurent révélé la vie religieuse, elle rêva d'une communauté semblable pour ses compatriotes indigènes et elle s'en ouvrit aux missionnaires. On ne crut pas la chose de si tôt possible. Seulement on lui accorda volontiers à elle-même de se consacrer à Dieu par le vœu de virginité : n'en avait-elle pas eu le désir obscur dès sa petite enfance?

Elle le fit le 25 mars, en la fête de l'Annonciation, qui avait été pour Marie le jour de sa vocation à la virginale maternité du Sauveur. Et cette consécration fut pour la jeune chrétienne le point de départ de sa dernière étape dans la voie de la sainteté. L'amour de Jésus crucifié la consumait. Une soif d'immolation l'emportait vers lui à travers des austérités effrayantes. Malgré les modérations qu'on lui imposait, en peu de mois son corps s'en trouva ruiné : la toux la secouait, la respiration lui manquait.

Bientôt elle dut s'aliter. Aux heures de solitude sur son grabat, avec quelques épis de maïs pour nourriture et un peu d'eau pour boisson, elle priait, méditait, s'abîmait dans la Passion de son Bien-Aimé. Et quand les enfants, conduits par le Père, venaient la visiter, elle leur faisait partager ses sentiments devant les scènes évangéliques peintes sur un rouleau de toile.

Elle mourut au printemps de 1680, le soir du mercredi-saint. Le matin, elle avait reçu le saint Viatique, et toute la journée s'était passée en actions de grâces. Tandis que le P. Cholenec récitait les prières des agonisants, le visage de la mourante, qui portait les traces de la petite vérole et qui était d'ailleurs décharné par la maladie, s'illumina soudain d'une beauté extraordinaire, qui persista jusqu'à la mise au cercueil. C'est dans cette espèce de transfiguration que l'âme virginale de Kateri Tekakwitha s'envola, d'une hutte iroquoise, vers le céleste Epoux.

Elle fut ensevelie parmi les fleurs sauvages, au bord du fleuve, sous une croix de bois. Sa tombe ne cessa jamais d'être visitée, et sa mémoire est de plus en plus en vénération. Des miracles récents lui sont attribués. Leur attestation circonstanciée et certaine, jointe aux témoignages multiples et formels des missionnaires de l'époque et de leurs contemporains sur l'héroïcité de ses vertus, autorise l'espoir de voir bientôt sur les autels l'humble vierge iroquoise, le blanc lys des Mohawks (1).

(1) Cette courte notice doit toute sa substance à un élégant petit livre de 150 pages, avec illustrations filmées, édité au *Messager Canadien* (rue

Conclusion.

L'épopée elle-même rendit un jour hommage à la sainteté de Kateri Tekakwitha. Chateaubriand, dans son poème en prose *Les Natchez* (liv. IV), associe Catherine des Bois à Geneviève de Nanterre, comme la protectrice de la Nouvelle-France à la protectrice de l'Ancienne, et il nous dépeint les deux vierges glorieuses portant, à travers les espaces célestes, les messages de leur double patrie à leur unique Epoux.

L'idée du grand écrivain est trop suggestive pour que nous ne la rappelions pas ici. Elle nous servira de conclusion.

« Geneviève, dit-il, porte encore dans sa main sa houlette garnie de guirlandes de lierre... Catherine retient, avec la transparence de son corps glorieux, la tunique indienne et la crosse du labour... Ainsi voyagent ensemble les deux saintes : l'une qui sauva Paris d'Attila..., l'autre qui ne sait que l'histoire de quelques apôtres de la Nouvelle-France.

« Geneviève, du hameau de Nanterre, et vous Catherine des bois canadiens, étendez à jamais votre houlette et votre crosse de hêtre sur ma patrie. »

Sur les deux Frances, ajouterons-nous. Si un océan les sépare et d'autres choses encore, leur foi au Christ doit les unir et leurs saintes aussi.

LOUIS SEMPÉ.

Rachel, 1961, Montréal [Canada]), délicatement préfacé par le R. P. Antonio Poullin, s. j., directeur dudit *Messenger* et vice-postulateur de la cause de Kateri, mais écrit par M^{lle} Guilberte Bouvier, digne compatriote de la sainte héroïne. On le lit comme on écouterait le récit d'une voix charmante dans un scénario d'ombres lumineuses.

